

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 18

Artikel: Le tir fédéral
Autor: L.V.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le tir fédéral.

Enfin, le moment si impatiemment attendu est arrivé. Déjà le canon, au point du jour, a salué l'ouverture de la grande fête. L'imposante manifestation helvétique, le tir fédéral, est commencée.

Lausanne est dans la joie, elle a orné ses pittoresques rues de guirlandes aux gracieux enroulements et de banderoles éclatantes. Partout des arcs de triomphe chamarrés de drapeaux, illustrés de devises qui débordent de l'amour du pays et des Suisses entre eux.

La cathédrale, comme la matrone qui conduit sa fille au bal, s'est aussi parée; le drapeau fédéral flotte sur son donjon gothique et sur la flèche élégante dont l'art vient de la doter.

Tout fourmille : des gens enrurbanés, cocardés, comme des mariés en Bretagne, se pressent, se couloquent dans les rues trop étroites, et l'on se demande comment Lausanne pourra loger tout ce monde, elle qui, au moindre bataillon, se trouve à l'étroit comme une modiste dans son corset.

Sur l'avenue de la gare, les voitures abondent, traînant des espérances de prix d'honneur et des appétits conformes ; ce qui domine surtout, ce sont les chapeaux bariolés et les carabinettes. Beaucoup, que les préoccupations vinicoles empêcheront d'atteindre jamais le stand, ont néanmoins apporté leur arme dont ils font miroiter le canon avec tout autant de fierté que s'ils devaient obtenir le grand prix de la cible Patrie.

A la gare, c'est un délire ! les voitures pataugent dans la foule qui se déverse à flot des portiques.

Le buffet, soigneusement agrandi, n'est déjà plus abordable, et sauf les buvettes de quelques adroits restaurateurs, bien des soifs resteraient inassouvies. De toute part on entend : « allons voir piquer un verre, » et c'est justice, car le moyen, dites-moi, d'affronter le long ruban de l'Avenue du théâtre ou les rampes quasi escarpées du Grand-Chêne et de la Grotte sans ce précieux renfort que Lavaux et La Côte donnent et prodiguent à leurs enfants.

A chaque arrivée de train, c'est une nouvelle bouffée de gens qui s'échappent par les arcs de triomphe dont les inscriptions leurs souhaitent la bienvenue, et allègrement se rendent à Beaulieu.

Beaulieu, c'est l'attraction générale ; vers lui chacun s'achemine ; qui par le Maupas, qui par Saint-

Roch, qui par les Petites-Roches. D'aucuns éprouvent sur la Riponne de graves hésitations sur la route à suivre et vont prendre conseil et chopine au café Vaudois.

Ah tireur ! tireur, mon ami ! si tu continues de la sorte, tu vas en faire de belles au stand. Cependant on voit avec plaisir que le moral n'est pas atteint, les indécis ensilent l'une ou l'autre des voies également pavées et décorées, et les voici à Beaulieu.

A l'angle sud-est de la place se dressent un gigantesque arc de triomphe et un sergent de ville qui ont pour mission, l'un d'accueillir successivement les files de piétons et de voitures que l'autre lui distribue.

Puis il y a aussi là quelques messieurs qui en surveillent d'autres aux fins de les débarrasser de l'excédant d'argent qu'ils pourraient avoir sur eux, des pick-pockets, quoi ; avec leurs antidotes, les policiers.

Le pavillon des prix, qui à paré son élégante silhouette des plus joyeuses banderoles du monde, accueille à grand renfort de discours et de bouteilles les députations de tireurs qui viennent voir et choisir en pensée la coupe qu'ils convoitent.

Le vin d'honneur, coulant à flot, fait songer aux délices que réserve la cantine vers laquelle se tournent tous les regards.

On semble étonné de la voir encore debout après toutes les prédictions sinistres dont elle a été l'objet ; mais la splendide halle s'en rit sous ses innombrables drapeaux ; celui du pavillon central attire tous les regards ; il dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir par l'immensité de ses proportions.

Dans la cantine, où l'on n'entre toutefois qu'après être totalement chifonné par la foule, c'est une féerie. La statue de la Liberté est là, debout sur un socle de fleurs et semble bénir l'assemblée.

L'on s'assied, et soudain le garçon arrive : une bouteille, s'il vous plaît, « boum ! » Oh ! Oh ! Messieurs les cantiniers, vous faites bien les choses, il ne vous en cuira pas.

Les plus drôles d'observations sont à faire. Ici, c'est le tireur qui compte ses exploits passés et futurs à d'autres non moins forts et tout aussi vaincus que lui.

Là, c'est le tireur de profession ; il se reconnaît

à la chopine de limonade ou à la théière, ayant pour principe de ne pas boire de vin ; cela nuit aux prix, dit-il. Ce monsieur-là ne fera jamais l'affaire des cantiniers.

Plus loin, c'est un bon gros confédéré qui, suivant la pittoresque expression vaudoise, se lèche les pottes, et hume avec délices l'Yvorne.

Le brave homme ne boit que ça, c'est du reste pourquoi il est venu.

Un excellent orchestre, des chanteurs, font entendre tour à tour leurs productions harmonieuses, auxquelles succèdent les discours en allemand, en italien, en français, si bien que l'on se croirait à la Tour de Babel.

De ce grand désordre sort une chose qui déborde de tous les coeurs et se dévoile gigantesque, sublime à tous les yeux : l'amour de la patrie et de la liberté. Les mains se serrent, les coeurs battent à l'unisson et l'on oublie vite les luttes qui divisent et les préoccupations qui refroidissent le patriotism.

Cependant, il est grand temps d'aller au stand. Les habiles y sont déjà ; nous, les profanes, c'est à peine si nous pouvons nous échapper de la brasserie qui se cache sous les verts ombrages du bois de Beaulieu, en face du panorama admirable du lac et des Alpes.

Si c'était un grand malheur que de tomber dans une cantine, nous en aurions eu de Beaulieu au stand, mais le moyen de résister aux bouteilles qui, comme des syrènes, ne cessent de vous séduire par leurs contours enchanteurs.

Toutefois, nous arrivons au stand que nous prenons en défilade ; les 180 cibles se dressent de l'autre côté du ravin au bord duquel il est bâti.

Ici, c'est un bruit qui ne doit avoir de pareil qu'à la guerre, un bruit d'enfer, un brouhaha à n'y pas tenir. Près d'une porte, un bon vieux tireur est aux prises avec un des membres du comité.

— Il n'y a pas moyen !

— C'est pourtant comme je vous dis.

— Allons donc, c'est pas à un vieux de la vieille qu'il faut faire avaler celle-là ! Ma carabine plus rien bonne ! *Hé le diable t'einlévine ti pas !*

— Le règlement proscrit les armes à guidon couvert et à 4 balanciers.

— Comme-ça, moi qui suis un des vieux, je ne pourrai pas tirer ? Tonnerre !

— Si fait, mais avec une arme réglementaire, un Vetterli, un Peabody.

— Du propre que votre Vettreli, un fusil qui n'y a plus besoin de charger ! Comment, monsieur, à mon âge, il faudra changer, ne plus rien avoir ma vieille carabine. Elle en a déjà décroché des cartons, même qu'en 36...

— Oui, oui ; au revoir.

Mais la faim se fait sentir et le canon vient avérir le tireur que la soupe est servie. On descend de nouveau à la cantine où un banquet splendide est servi avec un soin et une célérité admirables.

Puis viennent, en guise de digestifs, les discours. On n'entend rien... mais c'est très beau.

Le vin coule à flot, beaucoup se disent : bah ! on ne s'amuse pas mal ici, restons-y ; et l'on reste jusqu'au soir, d'aucuns jusqu'au lendemain ; d'attentifs cochers surveillent leurs gens, supputent leur degré de saturation, les prennent, les encaquent, et en route pour l'hôtel.

Vous êtes bien heureux, vous, qui possédez un logis assuré ; combien n'y en a-t-il pas que les soins assidus du comité des logements n'ont pu atteindre, et qui dorment à la belle étoile.

Vers trois heures du matin, averse !...

Voilà pour un jour ; le lendemain à six heures, tout recommence ; le tireur paresseux, tiré de sa somnolence par le canon matinal, se lève, consulte sa main que la jolie débauche de la veille fait vaciller comme une feuille de peuplier tremble.

« Diantre, dit-il, faudra se soigner, sinon, adieu les prix... et c'est tous les jours de même. »

Toutefois, d'autres plus sages ont déjà fait leurs cent cartons ; leurs noms, proclamés par les cent bouches de la renommée, retentissent partout ; ils sont du reste portés en triomphe, tour à tour sur la place de fête.

Un tel a fait une série consécutive de vingt cartons ; par contre, un autre a toujours eu des convenances avec les champs de pommes de terre ; celui-ci pourrait bien être le roi ; celui-là ne s'en éloigne pas beaucoup, etc., ainsi de suite jusqu'au jour de la distribution des prix où tout s'arrange, s'explique, se décide.

Le roi et les heureux sont portés en triomphe au son de la musique, et vont dans de nombreuses libations endormir leur gloire et rêver à d'autres lauriers.

Puis le coup de canon d'adieu retentit ; chacun, le cœur joyeux, se dit au revoir, l'on part, et la fête finit là.

Lausanne rentre dans sa laborieuse et tranquille vie. Seulement, comme la demoiselle qui revient du bal, elle a un brin mal au cœur. L. V.

~~~~~

La *Revue militaire suisse* publie, dans son dernier numéro une circulaire de la *Section technique de l'administration du matériel de guerre* aux directions militaires cantonales. Nous ne pouvons résister au désir d'emprunter à ce document le passage qu'on va lire et qui constitue un des plus beaux échantillons de français fédéral qui nous soit tombé sous la main.

Si la centralisation vient à exercer sur la langue française une influence aussi considérable que celle qu'elle exerce au point de vue politique et administratif, nous laisserons, en fait de littérature, un joli gâchis à nos neveux.

Voici ce passage que nous reproduisons textuellement :

« L'intérêt de l'armement exige incontestablement que les armes remises pour réparations soient rapportées de nouveau à un état qui permet, sous tous les égards, de pouvoir s'en servir, et de plus, que les diverses réparations soient opérées en même